

Quelques réflexions sur le caractère énigmatique de l'action

**Janette Friedrich
Université de Genève**

Tous les chercheurs en sciences sociales s'accorderont pour dire que leur objet est le comportement humain, ses formes, son organisation et ses produits.

(Schütz, 1987, p. 42)

Ce diagnostic semble incontestable et l'histoire des sciences sociales a confirmé que ces dernières avaient pour objet privilégié la description et l'explication d'un comportement, d'une action ou d'une interaction qui se noue entre semblables. Un examen plus approfondi montre cependant qu'en dépit de cette unanimité apparente, se manifestent de manière plus ou moins explicite des doutes quant à la possibilité d'élaborer une science qui aurait comme objet l'action humaine. Les auteurs qui déclarent que l'action constitue leur objet privilégié signalent en effet la difficulté, voire l'impossibilité, de transformer cette dernière en un objet de connaissance objective. Dans ce qui suit nous tenterons de saisir le ou les problèmes que l'action humaine pose à une connaissance dite objective. Nous ne dresserons pas un tableau exhaustif et systématique des différentes manières de souligner le caractère énigmatique et déroutant de l'action ; nous nous bornerons à la description de deux propriétés déterminantes pour la problématique des possibilités de connaître une action humaine : son intentionnalité et sa processualité.

Notre argumentation se développera en trois temps. Sur la base d'une citation de Habermas, nous aborderons d'abord la question de l'intentionnalité de l'action, comme l'un des obstacles majeurs à la connaissance de

cette dernière, et nous évoquerons les différentes démarches épistémologiques adoptées par divers auteurs pour faire face à ce problème. Dans une seconde partie, nous présenterons plus en détail la théorie de l'action élaborée par Schütz, dans les années 20 à 50 du vingtième siècle. Nous nous centrerons sur la dimension de processualité de l'action qui est traitée par cet auteur, et nous tenterons de mettre en évidence l'une de ses thèses importantes. Les réflexions de Schütz vont en effet dans la direction d'une théorie de l'action dans laquelle le concept d'intention est complété par celui de « constitution de l'action dans le temps » ; en d'autres termes, le concept d'action intentionnelle est associé à celui d'« action au cours de son déroulement ». Un court paragraphe ayant le statut de remarque intermédiaire servira de relais entre la première et la seconde partie ; nous y discuterons une distinction classique introduite par Habermas entre l'activité orientée vers des fins (agir téléologique) et l'activité orientée vers l'entente (agir communicationnel). Ce paragraphe aura pour but de démontrer que selon Habermas chaque type d'action est situé dans un monde bien spécifique : d'une part celui des objets et des changements réels et d'autre part celui des significations et des interprétations partagées. Pour notre problématique, la question qui découle de cette distinction concerne l'« être de l'action téléologique à l'intérieur du monde » ; elle nous conduit directement à Schütz dans la pensée duquel nous tenterons de dégager une proposition intéressante qui permet de saisir cet être. La partie intermédiaire pourrait être comprise comme une tentative d'articuler la pensée de Habermas et celle de Schütz, mais notre projet est moins ambitieux. Nous ne nous attacherons ni à compléter la théorie de Habermas par celle de Schütz ni à dégager d'une manière systématique les points communs entre ces deux penseurs. Nous esquisserons simplement une articulation qui cherche à saisir l'action téléologique aussi bien dans son aspect intentionnel que dans son aspect constituant.

L'INTENTIONNALITÉ COMME UN DES PROBLÈMES QUE L'ACTION POSE À LA CONNAISSANCE

Dans un texte portant sur la relation entre l'activité orientée vers des fins et l'activité orientée vers l'entente, Habermas (1993) décrit les difficultés auxquelles est confrontée la connaissance d'une action par une tierce personne :

Lorsque j'observe un ami qui passe au pas de course, de l'autre côté de la rue, j'ai, certes, la possibilité d'identifier son passage rapide comme une action. D'ailleurs, à certaines fins, la proposition 'il passe rapidement dans la rue' sera suffisante en tant que description de l'action ; en effet, nous attribuons ainsi à l'acteur l'intention de se rendre aussi rapidement que possible quelque part plus bas dans la rue. Mais nous ne pouvons déduire cette intention de notre observation ; nous admettons plutôt l'existence d'un contexte général qui

justifie la supposition d'une telle intention. Cela dit, même dans ce cas, l'action – et c'est là le fait remarquable – nécessite encore une interprétation. Il se pourrait que notre ami cherche à ne pas manquer son train, à ne pas arriver en retard à sa conférence ou à un rendez-vous ; il se pourrait aussi qu'il se sente persécuté et qu'il fuie, qu'il vienne d'échapper à un attentat et se sauve, qu'il soit paniqué pour d'autres raisons et ne fasse qu'errer au hasard, etc. Du point de vue de l'observateur, il nous est possible d'identifier une action, mais non de la décrire avec certitude comme la réalisation d'un plan d'action spécifique ; car il faudrait, pour ce faire, connaître l'intention d'action correspondante. Nous pouvons l'inférer à partir de certains indices et l'attribuer à l'acteur, à titre d'hypothèse ; pour nous en assurer, il faudrait que nous puissions adopter le point de vue d'un participant. Or, l'activité non langagière est loin de s'ouvrir à nous de cette façon ; elle ne se désigne pas d'elle-même comme l'action qu'elle veut être ; en revanche, les actes de parole remplissent cette condition. (pp. 66-67)

Habermas discute les possibilités s'offrant à un observateur de comprendre l'action d'un acteur lorsqu'il ne participe pas à celle-ci. Au vu de cet exemple, l'observateur a un statut particulier : s'il est à l'évidence à l'extérieur de l'action, il est aussi à l'intérieur, dans la mesure où l'acteur qu'il observe est un ami et que l'on peut légitimement supposer qu'il partage avec lui un certain stock d'expériences, et qu'il a une connaissance plus au moins détaillée de sa situation biographique. Si l'observateur-ami de Habermas, en dépit de cette connaissance, se limite à ce qui se présente à son regard dans l'observation directe, il n'existe qu'une possibilité de décrire l'action en cours : « mon ami passe rapidement dans la rue ». Mais dans cette description, l'observateur recourt en fait déjà à une attribution qui ne relève pas directement de l'observation. Dès qu'il identifie le processus « se rendre aussi rapidement que possible quelque part plus bas dans la rue » comme intention de l'acteur, il quitte le champ de l'observation et utilise la déduction ou l'inférence, c'est-à-dire des opérations relevant du raisonnement.

Deux postulats plus au moins implicites et interdépendants peuvent être dégagés de cette citation, et on les retrouve avec de légères nuances dans un grand nombre de théories qui accordent une place centrale au concept d'action. Alors que le premier concerne la définition de l'action, le second a trait au type de connaissance qui est considéré comme nécessaire pour la décrire. La définition de l'action qui ressort de l'énoncé de Habermas est clairement centrée sur l'intentionnalité, ou sur le sens subjectif dont l'agir est doté, et on peut la résumer en reprenant les termes de Petit (1990) :

Au sens faible, une action est 'intentionnelle', et faite 'intentionnellement', dans la mesure où l'agent explique ce qu'il a fait en employant des expressions d'attitudes intentionnelles', telles que 'j'ai voulu', 'j'ai cru', etc., ou en faisant référence à des 'états intentionnels' de désir et de croyance antérieurs à l'événement de l'action. (p. 71-72)

Si l'intentionnalité, les motifs ou les buts de l'acteur sont considérés comme des facteurs déterminants de la compréhension de l'agir, il s'ensuit qu'ils ont un rôle important à remplir dans l'action même. Demander l'identification de l'intention à l'agent qui a terminé ou est en train de réaliser une action, suppose d'emblée que l'intention a une part non négligeable dans le changement des événements et de l'état des choses, ce qui revient à dire que les phénomènes intentionnels constituent une forme de causalité spécifique. La question qui se pose alors inévitablement est de savoir comment des « choses idéelles », comme les intentions et les motifs, peuvent causer des changements physiques, réels, dans le monde ?¹ Cette question est d'une importance incontestable pour une théorie actuelle de l'action et demanderait une réflexion spécifique ; nous y reviendrons dans la seconde partie, en analysant la distinction proposée par Schütz entre projet et intention.

Reconnaître une antériorité des motifs et des intentions par rapport à l'événement de l'action a cependant une autre conséquence, qui concerne plus spécifiquement le type de connaissance qui est pertinent pour l'action. On est forcé d'affirmer que le lien entre l'intention et l'action n'est pas visible dans l'action elle-même ; il est chaque fois à reconstruire à partir de la connaissance a priori et a posteriori des intentions. Habermas le dit clairement, l'action intentionnelle ne se désigne pas elle-même comme action, ce qui veut dire que sa perception ne nous permet pas d'émettre des conclusions fiables quant au type d'action et quant au but que l'acteur poursuit. Revenons à notre exemple. Puisque l'observateur est un ami de l'agent, il n'a pas besoin de se borner aux faits observables. Nous pouvons supposer que l'observateur connaît les habitudes de son ami, il se peut qu'il sache que son ami à cette heure-là finit son travail et essaie d'attraper le tram pour arriver à l'heure à son match de tennis habituel. Il se peut aussi qu'il ait connaissance du fait qu'à cette heure-là son ami se trouve normalement au bureau et le voir courir dans la rue indique un accident, un cas urgent, un imprévu. Il se peut cependant aussi qu'il n'ait aucune indication pour comprendre l'action qui est en train de se dérouler. Dans tous ces cas, cela n'empêche pas qu'il attribue à son ami une intention à titre d'hypothèse, comme l'illustre Habermas en évoquant une douzaine d'intentions toutes apparemment possibles, même si elles n'ont pas toutes le même degré de vraisemblance.

On s'accorde donc sur le fait que la connaissance de l'action décrite reste inévitablement hypothétique, car même si nous admettons que l'observateur connaît le contexte général dans lequel l'action se déroule et que cela lui permet de développer des hypothèses assez fiables, le problème de la connaissance de l'action n'est pas résolu. Deux arguments au moins

1. Voir aussi l'idée du rôle causal des pensées dans l'action développée par Pharo, 1997, chap. 3 « Les pensées, causes normatives ».

peuvent encore être énoncés pour complexifier la situation. Premièrement, les hypothèses que l'observateur émet quant aux intentions des acteurs peuvent toujours être réfutées par ces derniers ; elles risquent d'être considérées comme des produits d'une imagination hasardeuse, et quelques-unes des hypothèses de Habermas pourraient effectivement être caractérisées ainsi. Deuxièmement, chaque action se présente comme une sous-action d'une action globale à la réalisation de laquelle elle participe. En conséquence, seul l'acteur sait quand une action commence et quand elle finit ; l'observateur, lui, ne connaît que la portion de l'action qui est manifeste pour lui (Schütz, 1987, pp. 30-31). Ce fait est pris en compte dans un grand nombre de recherches en sciences sociales qui tentent de remédier à cette lacune par des entretiens antérieurs et ultérieurs au processus d'action. Pour pouvoir décrire une action avec certitude comme réalisation d'un plan d'action spécifique, il faudrait donc connaître l'intention d'action dans son intégralité.

Ce postulat de l'intentionnalité de l'action surdétermine considérablement le questionnement auquel les théories de l'action cherchent à donner une réponse. En conséquence, une des questions les plus discutées est celle des conditions nécessaires pour que la connaissance d'une intention soit vraie. Ainsi, Anscombe, représentante du courant analytique au sein des théories de l'action, pose explicitement au centre de sa théorie la question de la vérité : « Quels genres d'énoncés vrais pouvons-nous formuler de façon certaine à propos des intentions de quelqu'un et comment savons-nous qu'ils sont vrais ? » (Anscombe, 1957, p. 7, cité par Pharo, 1990, p. 282). Habermas formule la même idée en d'autres termes dans le paragraphe cité : « le fait remarquable de l'action est qu'elle nécessite encore une interprétation ». Ces deux remarques reflètent les préoccupations qui, depuis Droysen et Dilthey², traversent les débats philosophiques et épistémologiques et dont l'objet était et est la recherche d'un type de connaissance adapté à l'action et dès lors propre aux sciences de l'homme. En distinguant le processus de la compréhension, qui fait recours aux intentions et motifs des acteurs, de celui de l'explication, lequel invoque des liens à caractère causal qui sont sous-tendus par les lois de la nature, le problème que l'action pose à la connaissance a trouvé une reconnaissance incontestable dans les différents courants philosophiques. Dans la tradition analytique, von Wright (1971) et Anscombe (1957) ont notamment démontré

2. Ce débat relatif à l'explication et à la compréhension a pris sa source dans la distinction posée par Dilthey (1883/1992) entre sciences explicatives et sciences descriptives (connue aussi en termes d'opposition entre sciences de la nature et sciences de l'esprit). Une première utilisation du terme de « sciences de l'esprit » est déjà attestable en 1847 chez Calinich dans sa « Propédeutique philosophique ». Les sciences de l'esprit ont selon lui pour objet les phénomènes comme l'état, la société, le droit, l'éducation mais aussi les interprétations du monde données dans la langue, les mythes, l'art, la philosophie et la religion (voir aussi Freuler, 1997, chap. 7).

que la compréhension de l'action selon le schème du syllogisme pratique a sa propre rationalité et un droit d'existence, à côté de la rationalité théorique mise en œuvre par les sciences de la nature. Dans la pensée de Habermas (1987a, b), l'appréhension scientifique et objective de l'action est rapportée au problème de la validité des interprétations et au rôle de l'observateur participant au monde vécu des acteurs. S'inscrivant dans la tradition herméneutique, Ricœur (1986) propose une démarche délibérément intégrative, qui s'attache à articuler les méthodes de compréhension et d'explication sous le label de l'interprétation. Grâce à ces développements, une revalorisation du concept d'action, notamment dans le cadre de la théorie des sciences, a vu le jour et a rendu problématique les tentatives d'orienter les analyses de l'action vers le type d'explication adopté par les sciences de la nature (Schneider, 1999). Ce débat a confirmé la forte dimension épistémologique du concept d'action, qui est intimement liée à l'importance attribuée à son aspect intentionnel par la majorité des auteurs. Ce qui nous intéressera dans ce qui suit est un deuxième aspect du concept de l'action, son déroulement dans le temps, qui conduit à compléter le questionnement épistémologique par une analyse prenant sa source dans une théorie de la constitution de l'action (approche émergentiste).

REMARQUE INTERMÉDIAIRE : DEUX TYPES D'ACTION, DEUX TYPES DE MONDE

La distinction entre deux types d'action : l'action orientée vers des fins, exemplifiée par le « passage rapide dans la rue » (agir téléologique ou finalisé) d'un côté, l'action de parole orientée vers l'entente entre au moins deux interlocuteurs (agir communicationnel) d'un autre, ne constitue certes pas la seule classification des actions proposée par Habermas, mais elle est sans doute la plus intéressante pour notre argumentation. La description de Habermas fait apparaître deux types d'action qui ne sont pas réductibles l'un à l'autre et relèvent de deux types de rationalité incommensurables. Par action langagière, Habermas entend en effet des actes par lesquels un locuteur cherche à s'entendre avec un autre sur quelque chose qui existe dans le monde. La particularité de cet agir réside dans le fait qu'il rend visible le point de vue de l'acteur, ce qui permet à l'interlocuteur d'inférer de l'acte de parole le type d'action simple qui vient d'être accompli, ainsi que l'intention du locuteur qui est à la source de son action langagière. C'est l'aspect réflexif du langage, en vertu duquel une action s'interprète elle-même, qui lie irrémédiablement la rationalité de cette action au processus social d'entente. De l'introduction de l'agir communicationnel dans le modèle de l'action intentionnelle qui nous servait de cadre jusqu'à présent, découlent selon Habermas au moins deux changements :

- a) Si l'on considère que la compréhension dominante dans le domaine de l'action téléologique est toujours celle d'une « troisième personne » (qu'il s'agisse réellement d'une troisième personne ou de l'agent qui regarde son action comme s'il n'était pas impliqué), la compréhension d'un acte de parole demande en revanche que l'observateur adopte le point de vue d'une « deuxième personne » (participant). Dans la mesure où en proférant un énoncé le locuteur poursuit le but de s'entendre avec l'auditeur, les deux doivent au moins parler la même langue ou partager le même monde vécu : faute d'attribuer des significations semblables aux événements et aux actions dans le monde, l'action langagière ne réalisera pas ses buts. On peut dire ainsi que dans l'action langagière, l'acteur et son observateur se rencontrent en tant que membres d'un monde qui est intersubjectivement constitué et partagé.
- b) Alors que dans l'action téléologique l'acteur intervient dans le monde des objets en produisant des effets à caractère causal, les fins de l'action langagière « [...] se situent [...] au-delà du monde auquel ils [les acteurs] se rapportent en adoptant l'attitude objectivante d'un observateur, et dans lequel ils interviennent en poursuivant leurs fins » (Habermas, 1993, p. 69). Dans la mesure où les deux actions ont des orientations bien spécifiques, il semble possible de les situer dans deux mondes différents : d'une part, un monde objectif dans lequel l'agent à travers son action cherche à faire exister une situation qui correspond à ses buts (p. 68) ; d'autre part, le monde de l'entente qui est, à en croire Habermas, un monde au-delà de ce monde objectif. Dans ce dernier, les objets se transforment en objets sur lesquels les interlocuteurs ont trouvé l'entente ou cherchent à s'entendre. L'interprétation partagée qui en découle est le résultat d'un échange plus ou moins acharné des différentes prétentions à la validité concernant un objet. L'affirmation de Habermas, selon laquelle « [...] une telle action langagière n'appelle pas une interprétation dans le même sens que le pas de course de l'ami » (p. 67), trouve sa raison dans la forte distinction entre un monde dans lequel les orientations et le processus d'action sont conçus en fonction de chaque acteur (action à l'intérieur du monde) et le monde des contraintes structurelles d'un langage intersubjectivement partagé (action au-delà du monde dans lequel elle intervient).

Dans le monde intersubjectivement partagé, l'action présente un sens déjà commun, ou qui peut le devenir sous l'effet de la médiation des ressources symboliques. Connaître l'action signifie en conséquence fabriquer ou percevoir un sens partagé, validé par une communauté d'entente. Habermas ne cesse néanmoins de souligner que l'action finalisée prend place dans le monde des objets (elle vise « un objectif à réaliser à l'intérieur du monde », p. 69). On pourrait voir dans ce souci de maintenir une différence entre le

monde objectif et le monde intersubjectif une confirmation de la *réalité propre* de l'action finalisée, qui ne peut être ni transformée dans le monde de l'entente sans perdre son statut dans le monde des objets, ni inférée du monde de l'entente. Tandis que l'agir communicationnel est caractérisé par le fait que l'intention qui le sous-tend devient l'objet d'un processus à caractère intersubjectif par l'intermédiaire de l'autoréflexivité de la langue qui fonctionne comme médium de la communication, dans l'action finalisée telle que la décrit Habermas, l'intention est considérée comme un élément indispensable de l'action qui se déroule réellement à l'intérieur du monde et y produit un certain nombre de changements. Dans la littérature spécialisée, on reproche néanmoins souvent à Habermas de donner une primauté morale à l'agir communicationnel, donc de privilégier cet agir vis-à-vis de l'agir finalisé (voir par exemple Meuter, 2000, p. 591). Même si ce reproche peut paraître justifié, nous le formulerons autrement : en distinguant ces deux types d'action, Habermas confirme le problème de l'action discuté jusqu'à présent, dans la mesure où l'action finalisée est analysée conformément au modèle de l'action intentionnelle : c'est l'acteur avec sa capacité de poser des buts qui fait que l'action existe. Habermas qualifie l'action téléologique de « égoцентриque en fonction de chaque auteur » (1993, p. 74), ce qui nous renvoie quasi-automatiquement à la dimension épistémologique du concept d'action que nous venons de discuter dans la première partie. Mais en prenant au sérieux la situation de l'action téléologique à l'intérieur du monde – ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse pas devenir l'objet d'une entente entre les individus à travers des énoncés langagiers qui portent sur elle –, la question qui se pose est de savoir *ce que signifie l'action considérée à l'intérieur du monde*. Nous croyons que si cette question n'est pas posée, la discussion autour de l'action reste dans le cadre d'un débat épistémologique, comme celui sur l'opposition entre explication et compréhension. Plusieurs réponses à cette question sont possibles et ont été données dans les différents courants philosophiques. Ainsi Habermas, dans le texte discuté, met l'accent sur le fait que l'agent produit des changements dans la réalité à travers son action, ce qui suppose une connaissance bien éclairée de la situation dans laquelle l'action se déroule pour pouvoir réaliser les buts envisagés. Une autre réponse à cette question est donnée par des auteurs qui mettent en question la conception des « fins arrêtées » et qui considèrent les moyens et les possibilités d'agir existants dans la réalité comme déterminants pour la spécification et l'élargissement des fins.³ Nous nous intéressons dans ce qui suit à une autre démarche possible qui renvoie au fait que l'action se constitue toujours dans le temps, en recevant dans le cours de son déroulement sa spécification qui est intimement liée au devenir de l'ego. C'est cette dernière manière de comprendre

3. Voir la discussion des idées de Dewey par Joas (1999, p. 165) et le texte de Clot dans ce volume.

« l'action à l'intérieur du monde » qui est développée dans la conception de Schütz.

LE LIEN INTRINSÈQUE ENTRE L'ACTION ET LE DEVENIR DE L'EGO (A. SCHÜTZ)

Schütz s'inscrit également dans la tradition qui voit dans l'intentionnalité le trait spécifique de l'action, mais il introduit, dans l'article « Choisir parmi des projets d'action », une distinction entre acte et action qui lui permet de développer un questionnement original concernant la constitution de cette dernière. Alors que l'action « [...] désignera la conduite humaine en tant que processus en cours qui est conçu par l'acteur par avance, c'est-à-dire, qui se base sur un projet préconçu » (1998, p. 53), l'acte désignera toujours l'action accomplie, le résultat, l'effet de l'action qui s'est déroulée. Cette première distinction est complétée en aval, par une distinction entre conduite intentionnelle et conduite projetée. Selon l'auteur, un projet devient une intention de l'action si et seulement si elle entraîne véritablement la réalisation du projet. En conséquence, dans sa conception, l'intention de l'action est considérée comme une commande, un ordre interne (« Allons-y », « Faisons-le ») ; elle est une caractéristique intrinsèque de l'« action en cours » dans la mesure où, sans l'intervention de l'intention, une action projetée resterait au niveau de l'imagination, du simple vouloir. *En d'autres termes, l'intention est la condition nécessaire pour transformer une action projetée en action en cours.* Cela signifie que, pour Schütz, une action intentionnelle est toujours une « action extérieure », c'est-à-dire la réalisation réelle d'un but, ce qui exclut l'« action intérieure » du champ des actions intentionnelles et remet en question l'idée que l'intention existe antérieurement à l'action. Cette distinction conceptuelle entre projet et intention est importante pour Schütz ; il la reproduit à plusieurs niveaux et signale par là une opposition plus générale qui est fondatrice de sa théorie de l'action. Nous la retrouvons dans le découpage temporel de l'action en trois étapes : l'étape de la projection, l'étape de l'action en cours de déroulement et l'étape de l'interprétation. Un mot à propos de chacune d'entre elles.

Le point de départ de la projection est le résultat de la future action, c'est en fin de compte l'acte, l'acte imaginé comme ayant été accompli qui est utilisé pour fixer le but : le but est le résultat que l'action produirait si elle se réalisait. Dès lors, pour développer un projet d'action, l'agent doit se placer par l'imagination dans le futur, dans le temps où l'action serait déjà accomplie : « Ce qui est ainsi anticipé dans le projet n'est pas, dans notre terminologie, l'action future, mais l'acte futur, et il est anticipé au *future perfect, modi futuri esatti* » (1998, p. 55). Une telle anticipation dans la perspective temporelle du futur passé est possible, car l'agent dispose d'une

connaissance des actes que lui ou d'autres ont préalablement accomplis et qui sont similaires à l'acte projeté ; la projection se fonde sur la connaissance du « Je peux le refaire ». Le sujet élabore son projet en se référant à une connaissance disponible qui est constituée d'expériences potentielles dont le sujet s'attend à ce qu'elles soient similaires à celles du passé. L'action n'existe dès lors dans la projection que sous forme de connaissance disponible. On est tenté d'en conclure que selon Schütz l'action existe pour l'agent sous deux formes différentes : une fois comme « action en tant que processus en cours » (action intentionnelle) et une autre fois comme « action en tant qu'objet de la connaissance » (acte futur anticipé). Pourtant l'auteur signale que l'« action en cours » est déjà présente dans le processus de projection, ce dernier est aussi bien composé de la connaissance de l'acte futur que d'« [...]horizons vides qui seront uniquement remplis par la matérialisation de l'événement anticipé » (p. 56). Schütz (1987) utilise le terme d'horizon vide pour souligner le fait que la connaissance avant l'action diverge de celle d'après l'action. Il parle dans ce contexte d'une incertitude intrinsèque à chaque projet au sens où :

la connaissance dont je dispose au moment où je fais le projet doit, à proprement parler, être différente de la connaissance dont je disposais juste après avoir réalisé l'acte projeté, ne serait-ce que parce que j'ai 'vieilli', ou au moins que les expériences que j'ai eues pendant la réalisation de mon projet ont modifié mes circonstances biographiques et augmenté ma réserve d'expériences. (p. 27)

Non seulement l'action en cours figure déjà dans l'action projetée, mais la projection elle-même trouve une forme d'existence dans l'action en cours. Schütz intègre l'action intentionnelle et l'action projetée à chaque étape de l'action, ce qui relativise d'une certaine manière l'opposition entre les deux, posée au début de sa démarche. On retrouve la projection dans le cours d'action sous forme de « motifs-en-vue-de », qui trouveraient une formulation adéquate dans les énoncés langagiers suivants : « Je voudrais obtenir de l'argent » (l'état futur que j'anticipe est d'avoir enfin de l'argent pour...) ; « J'aimerais mettre un terme à cette histoire de couple » (l'état futur que j'anticipe est d'être séparé de l'autre) (cf. 1998, p. 57). Le « motif-en-vue-de » est omniprésent pendant toute la réalisation de l'action, il assure que l'agent perçoit l'action en cours dans la perspective temporelle du futur, ce qui s'avère être une condition pour son déroulement réel. Pour Schütz, le « motif-en-vue-de » est une catégorie exclusivement subjective, car il « [...]signifie ce qu'il[l'acteur]a actuellement en vue comme dotant de sens son action en cours [...] » (p. 57). L'observateur extérieur n'a qu'un seul moyen d'accès à ce monde des motifs : il doit se borner à demander aux acteurs des informations sur le sens subjectif de leur action.

Selon Schütz, il existe une deuxième classe de motifs, à savoir les « motifs-parce-que ». Ceux-ci nous donnent des informations sur la manière dont

l'agent a réalisé son « motif-en-vue-de », ce qui expliquerait son affirmation selon laquelle on ne peut saisir le « motif-parce-que » qu'une fois l'action terminée. C'est à partir de l'acte accompli qu'on doit reconstruire l'attitude de l'acteur envers son action et l'expliquer. Le « motif-parce-que » implique donc la perspective temporelle du passé rétrospectif dans laquelle on tente de trouver une réponse au pourquoi de l'action. Afin de clarifier la différence entre le « motif-en-vue-de » et le « motif-parce-que », on pourrait encore une fois recourir aux énoncés langagiers. Selon Schütz, dans la phrase « Le meurtrier a tué sa victime parce qu'il voulait obtenir son argent », le « motif-parce-que » est mal exprimé, parce qu'il est confondu avec le « motif-en-vue-de » qui pourrait, lui, être exprimé par la phrase : « J'agis en vue d'obtenir de l'argent ». Si on suit l'argumentation de Schütz, un « motif-parce-que » trouverait son expression dans l'énoncé : « J'ai tué quelqu'un parce que dans ma vie j'ai déjà quelquefois frôlé le seuil entre une vie criminelle et une vie conforme aux règles sociales ». Cet énoncé paraît artificiel, car il semble plutôt invraisemblable qu'un agent décrive en ces termes une action qu'il vient de réaliser. Schütz confirme cette impression en affirmant que le « motif-parce-que » est une catégorie exclusivement objective, accessible à l'observateur sans qu'il interroge l'acteur. Nous trouvons ici une distinction entre agent et observateur qui permet une objectivation normalisante de l'agent.⁴ Schütz souligne à plusieurs reprises que le « motif-parce-que » est caché à l'agent, ce dernier n'étant orienté dans son action que par un « motif-en-vue-de ». L'accès au « motif-parce-que » présente aussi pour l'agent le résultat d'une réflexion a posteriori, liée à l'effort d'objectivation. Schütz résume sa distinction entre ces deux types de motifs de la manière suivante :

En utilisant la forme linguistique « en-vue-de », je regarde le processus d'action en cours, qui est toujours en formation et qui apparaît donc dans la perspective temporelle du futur. [...] Le véritable motif « parce-que », cependant, implique, comme nous l'avons vu, la perspective temporelle du passé et réfère à la genèse de la projection elle-même. (1998, p. 58)

Après le temps de futur passé (projection) et le passé rétrospectif (l'objectivation), Schütz introduit un troisième temps qui est le temps de l'action en tant que telle et qui présente la deuxième étape de l'action dans l'ordre chronologique. Il s'agit ici de l'action en cours de déroulement qui nous intéresse particulièrement. Schütz utilise pour l'identifier le terme de « temps interne » (durée) et définit ce dernier comme « une série d'états

4. La nécessité de maintenir la distinction entre agent et observateur pour comprendre l'action est souvent soulignée dans la littérature. Pour justifier cette distinction, Beck défend par exemple l'idée que l'observateur peut proposer une description de l'action que l'agent lui-même n'est pas capable de donner, car l'observateur saisit plus objectivement le parcours de vie de l'acteur, voir Beck, 1975.

successifs et différents à travers lesquels l'ego passe » (p. 76). Chaque action est accompagnée par la sélection chaque fois subjective d'éléments qui sont pertinents pour l'agent, sélection qui peut se dérouler avec ou sans délibération. L'auteur introduit ici la distinction entre « possibilités ouvertes » et « possibilités problématiques » empruntée à Husserl. Les possibilités ouvertes ne font pas l'objet d'une délibération de l'agent ; elles ne sont même pas perçues comme possibilités par celui-ci, mais présentent pour lui une certitude empirique à laquelle il se fie pour réaliser son but. Les possibilités problématiques ont quant à elles un caractère alternatif et exclusif : « [...] les possibilités de choix sont successivement produites et exclusivement dans le temps interne, dans la durée » (p. 74).⁵ La situation de choix entre différentes possibilités d'action est considérée par les sciences sociales comme la situation normale de chaque action et comme un des objets privilégiés de leurs recherches (p. 72). Même si Schütz souscrit à cette idée, il dénonce néanmoins le symbolisme spatial qui règne dans les descriptions de l'action en sciences sociales : souvent, le choix des possibilités est présenté comme un choix devant une bifurcation : doit-on prendre le chemin de droite ou doit-on plutôt suivre le chemin de gauche ? Pour lui, les possibilités alternatives de l'action ne (co)existent pas au moment de la projection comme l'image du panneau de direction pourrait le faire croire. Tout ce qui se présente au choix est produit par l'agent lors de l'action. Schütz utilise le terme de « temps interne de l'action » pour conceptualiser le fait que les alternatives sont produites exclusivement à l'intérieur de l'action et cela d'une manière successive. Il s'ensuit que les traits les plus importants de l'action intentionnelle sont sa linéarité et son caractère irréversible.⁶ Le temps interne de l'action se distingue ainsi visiblement des deux autres temps analysés par Schütz, ceux-ci étant réversibles : le passé futur court en avant sur l'axe temporel en se retournant sans arrêt vers le passé et le passé rétrospectif arrête le temps pour retrouver son point de départ sur l'axe du temps écoulé.

Que signifie ce renoncement à la spatialisation du temps ?⁷ La description que Schütz donne de la délibération et pour laquelle il utilise une terminologie quasi naturaliste fournit une première réponse. En faisant référence à la théorie bergsonienne du choix, qui distingue entre la durée interne avec sa succession continue d'états et le temps spatialisé dans lequel il y a une juxtaposition d'expériences isolées, il décrit la délibération comme « une série dynamique d'états de conscience interpénétrés qui se

5. Un parallèle intéressant existe entre ces réflexions de Schütz et celles de Taylor (1999) qui propose sous le titre « Qu'est-ce qu'une action humaine ? » une distinction entre des « valeurs faibles » et des « valeurs fortes », en désignant les dernières comme exclusives et incompatibles.

6. Les mêmes caractéristiques de l'action ont été soulevées par Taylor, 1995, p. 568, 569.

7. Une discussion intéressante du phénomène de la spatialisation du temps et de son emprise sur les recherches historiques est proposée par Koselleck, 2000.

renforcent les uns les autres et conduisent à un acte libre par une évolution naturelle et créée » (p. 75). S'agissant d'une action intentionnelle et libre, l'expression d'« évolution naturelle » peut laisser perplexe ; on est en effet beaucoup plus habitué à opposer l'évolution naturelle et l'action intentionnelle que de voir expliquée cette dernière par la première. Pourtant, l'emploi de ces termes n'est pas un produit du hasard : dans un autre paragraphe, Schütz reconferme son identification de l'action à un processus naturel, en soulignant le rattachement de l'action au devenir du sujet :

Si je choisis entre deux actions possibles X et Y et que je vais tour à tour de l'une à l'autre, cela signifie, dit Bergson, que je vis dans une série d'états d'esprit qui peut être référée à deux groupes selon mes inclinations dominantes envers X ou son opposé. Mais même ses inclinations opposées ont simplement une seule forme d'existence réelle, X et Y sont simplement des symboles désignant différentes tendances de ma personnalité à des moments successifs de ma *durée*. Ils ne sont pas, au sens strict, deux états opposés, mais une série d'états successifs et différents à travers lesquels l'ego passe, grossissant et s'étendant continûment tandis qu'il parcourt les tendances imaginaires qui changent durant le processus de délibération, tout comme l'ego lui-même change. Ainsi, le fait de parler de deux tendances ou de deux directions est purement métaphorique : en réalité il n'y a ni deux tendances, ni deux directions, mais juste un ego qui vit et se développe dans ses hésitations jusqu'à ce que l'action libre s'en détache comme un fruit trop mûr. (pp. 75-76)

Le détachement de l'action libre n'est pas le résultat d'un choix argumenté et rationalisé entre deux ou plusieurs possibilités d'agir, mais une sorte de « devenir de l'ego ». Affirmer que l'action découle d'une manière quasi naturelle du processus de constitution du sujet implique au moins deux idées. Premièrement, Schütz affirme l'indépendance entre l'émergence de l'action et toute rationalisation et réflexion réalisées par le sujet. Cela ne remet pas en question l'existence de ces processus avant, après et lors de l'action ; mais ils ne sont pas considérés comme des éléments décisifs pour le « détachement de l'action ». Ce qui explique aussi pourquoi une action parfaitement rationnelle est impossible pour Schütz (1987, pp. 35-41, p. 51). Deuxièmement, en rattachant l'action au devenir de l'ego, Schütz donne une réponse à la question : qu'est-ce qui fait être l'action ? L'action d'un sujet trouve sa source non pas dans la connaissance projective ou rétrospective de l'agent mais dans l'agentivité du sujet, c'est-à-dire dans la capacité de ce dernier à entrer en action et à maintenir celle-ci.⁸ Le trait principal d'une action serait donc de produire des possibilités ouvertes et problématiques qui l'entretiennent, qui la font vivre, qui la rendent *détachable*. Cette

8. Nous n'évoquons pas ici des conditions corporelles et physiques souvent discutées comme ce qui rend enfin possible l'action (Habermas, 1987b, p. 112-114 ; Meuter, 2000), mais de l'agentivité du sujet qui selon nous ne peut être inférée ni des conditions corporelles ni des conditions sociales.

conception émergentiste de l'action souligne d'une manière intéressante la réalité empirique de l'action pour l'acteur. Au lieu d'expliquer les actions à partir des intentions préalables (voir plus haut), l'action est pensée dans son lien inséparable avec le devenir du sujet, devenir qui est dépendant de la capacité de celui-ci à faire *se détacher* chaque fois une action libre.

Ce qui apparaît ici est l'idée que l'émergence de l'action dépend de la capacité de l'agent de conformer l'action à son devenir. Dans le devenir de l'ego, l'action trouve sa propre réalité dont l'agent ne peut faire abstraction. Pour illustrer ces implications quasi ontologiques sous-tendant la conception de l'action de Schütz, nous nous référons à une description que Bühler a faite en 1927 et qui au premier regard ne semble être valable que pour des cas marginaux. En articulant les réflexions de Bühler à celles de Schütz⁹, on peut cependant constater que le cas dit marginal fait intégralement partie du modèle de l'action esquissé jusqu'à présent. Nous lisons chez Bühler :

Si pour chaque but pouvait être immédiatement actualisé un système de conditions qui garantirait, même sous une forme approximative, sa réalisation, alors il n'existerait sans doute pas autant de déraillements (psychiques) dus à une insuffisance intérieure et il n'existerait pas non plus autant de gens qui marchent sur cette route pavée de bonnes intentions qui mène à l'enfer. Mais peut-être beaucoup de déraillements seraient explicables par le fait que le réalisateur est attiré dans le cercle de fascination d'un système étranger à son but, comme une comète est attirée d'un système solaire à un autre. Vraisemblablement, c'est la dernière opinion qui est la nôtre. Dans l'être humain, il existe tellement de systèmes étrangers et souvent contradictoires les uns par rapport aux autres, que le problème central d'une analyse de la structure est de savoir comment à travers ces systèmes un bateau peut être piloté vers des buts lointains et éloignés. (1978, p. 121)¹⁰

Dans une théorie intentionnelle de l'action, les échecs de l'action sont souvent rapportés aux situations et interventions extérieures et non prévisibles pour l'agent. La tentative de Bühler de les rattacher aux « déraillements (psychiques) dus à une insuffisance intérieure » peut d'abord choquer, car

9. Schütz et Bühler ont travaillé dans les années 20 à Vienne. Schütz (1899-1959) étudie le droit et les sciences sociales. Ses premières recherches ont été faites dans les années 1924-1928. En 1932 son principal ouvrage paraît à Vienne (Schütz, 1981). Bühler (1879-1963) enseigne à partir de 1922 comme professeur de philosophie, psychologie et pédagogie expérimentale à l'Université de Vienne. Bien que les deux travaillent dans des domaines bien différents – Bühler écrit une théorie de la langue et Schütz esquisse une sociologie compréhensive – leurs préoccupations théoriques se rencontrent autour du concept de pertinence, qui joue pour tous les deux un rôle primordial (voir Schütz, 1971 ; Bühler, 1934, I.3).

10. Voir la mise en contexte des réflexions de Bühler sur l'action proposée par Friedrich, 1999. La définition de l'action comme un pilotage du sujet dans un monde de déterminations complexes et contradictoires se fait dans le cadre d'une discussion des problèmes épistémologiques (crise et unité) de la psychologie de son époque.

elle semble réduire l'agent à un cas de psychologie pathologique. Pourtant, le rattachement de l'agir au devenir du sujet proposé par Schütz expliquerait la situation rapportée. Ce ne sont pas des intentions qui sont à la source de ce déraillement, mais la tentative du sujet de transformer ces intentions (constituant « un système étranger à son but » – Bühler) en une action de l'agent lui-même. En dépit de tout effort réflexif et rationnel, les intentions ne se révèlent pas comme faisant partie du devenir du sujet et le résultat est soit un renoncement de l'agent à la tentation d'agir (incapacité d'agir) soit une action dérivée.¹¹

Ce que suggère notre lecture de Schütz, c'est un réinvestissement d'une *approche constitutive* de l'action, dans la mesure où l'agent n'est pas seulement présenté comme causant des changements dans la réalité à partir de ses buts à caractère égocentrique, mais comme étant confronté à son devenir, qui constitue l'être de son action, qui fait être cette dernière. En ce sens, chez Schütz, l'action est « à l'intérieur du monde » (Habermas). Ce point peut être discuté et l'on pourrait nous objecter que l'apport majeur de la pensée de Schütz à une théorie de l'action réside dans les idées de typicalité et d'intersubjectivité¹². Mais, ce qui nous intéresse dans les réflexions de Schütz, ce n'est pas sa prise en compte de la composante intersubjective de l'action, mais son modèle de l'action intentionnelle qui inclut son déroulement dans le temps comme aussi constitutif pour elle que les intentions et les motifs de l'agent. L'introduction de l'aspect temporel à partir du lien constitutif entre l'action et le devenir du sujet présente selon nous une piste intéressante pour un élargissement de la théorie de l'action téléologique dans le cadre d'une pensée philosophique. À l'issue de notre lecture de Schütz, nous proposons d'intégrer dans le concept de l'action intentionnelle « le cours de son déroulement » ou autrement dit sa « constitution dans le temps », qui relativise la compréhension de l'action à travers les seules intentions, dans la mesure où le lieu de la validation (comme aussi de la création) des intentions devient l'action elle-même, sa réalisation ou encore sa non-réalisation. Même si ce concept élargi de l'action intentionnelle est déjà présent dans nombre de théories, nous croyons cependant qu'il est encore peu élaboré sur le plan méthodologique. La conclusion est donc consacrée à la discussion des différentes formes de connaissance de l'action analysées par Schütz.

11. Il s'ensuit que dans une théorie de l'action telle qu'elle est projetée par Schütz, la responsabilité accordée à l'agent pour ses actes obtient une dimension fortement existentielle (voir aussi Schurmans dans ce volume).

12. Voir sur ce point de la théorie de Schütz les analyses de Zaccai-Reyners, 1996.

CONCLUSION

Selon Schütz, il existe au moins trois formes de connaissance de l'action. Tout d'abord, la compréhension peut se faire dans une relation des *consociés* qui est caractérisée par une communauté de temps et d'espace. L'observateur partage avec l'agent la situation d'action, il se trouve face à face avec lui, ce qui lui permet d'avoir accès au temps intime de son existence. Cela veut dire aussi que l'observateur n'a pas besoin et est même empêché notamment par la « signifiante physiologique »¹³ de faire appel aux généralisations et aux idéalizations pour comprendre l'autre : « [...] chaque partenaire participe au déroulement de la vie de l'autre, peut saisir dans un présent vivant les pensées de l'autre au fur et à mesure qu'elles s'édifient » (Schütz, 1987, p. 23). L'auteur utilise une fois de plus le terme de « temps interne », ce qui nous permet de conclure que la relation entre des *consociés* serait le lieu privilégié pour la connaissance de l'action en cours, et la signifiante physiologique marque, indique, matérialise cette interdépendance de l'action et du « devenir de l'ego ».

Dans les autres formes de relations sociales caractérisées par une communauté d'appartenance, les observateurs sont des partenaires impliqués et se forcent à construire un modèle typique du comportement et des motifs sous-jacents au comportement de l'autre. Il s'agit d'une typification de l'autre dans laquelle seulement certains aspects de sa personnalité sont retenus comme pertinents (l'autre généralisé) : « C'est en connectant l'action en cours typique aux motifs sous-jacents typiques de l'acteur que nous arrivons à la construction d'un type personnel. Celui-ci peut-être plus ou moins anonyme et, par conséquent plus ou moins vide de contenu » (p. 32). À partir de l'exemple « envoyer une lettre par la poste », Schütz illustre le processus d'auto-typification (endosser le rôle du client de la poste) et de typification de l'autre (trier le courrier et le distribuer au destinataire) : plus les relations sociales sont standardisées et institutionnalisées, plus ces attentes typifiantes ont une chance d'être remplies par l'autre. Les modèles de l'action typifiée sont, selon Schütz, un des objets privilégiés de la sociologie qui les analyse en termes de « rôle social », de « fonction sociale » ou encore d'« habitus ».

Le troisième groupe d'observateurs est constitué par les chercheurs en sciences sociales, que l'on peut qualifier d'observateurs désintéressés. Le chercheur présente des traits communs avec le partenaire impliqué dans la mesure où il doit se servir également de la typification pour comprendre

13. « Pour chacun des partenaires, le corps de l'autre, ses gestes, son allure et l'expression de son visage, sont immédiatement observables, pas seulement comme des choses ou des événements du monde extérieur mais dans leur signifiante physiologique, c'est-à-dire comme les symptômes des pensées de l'autre. » (Schütz, 1987, p. 23)

l'action. En revanche, son système de pertinence et de buts se spécifie en tant qu'il est un « être dans une situation scientifique » : « Ce n'est qu'à l'intérieur de ce cadre qu'il peut choisir son problème scientifique particulier et prendre ses décisions scientifiques. Ce cadre constitue son "être dans une situation scientifique" qui dépasse sa situation biographique comme être humain à l'intérieur du monde » (p. 46). Le chercheur adopte chaque fois une position bien différente de celle de l'observateur impliqué et du *consocié* par le simple fait que le problème scientifique détermine ce qui devient pertinent pour l'analyse et l'interprétation d'une action. L'organisation des données à analyser se fait autour de ce problème qui prend lui-même sa source dans le champ de la connaissance préorganisée et propre à la science (règles et procédures validées). Alors que dans l'action réelle le processus de sélection de ce qui est pertinent prend naissance dans l'agent ou dans l'observateur impliqué, qui se considèrent tous deux comme le « centre du monde », dans le monde de la science « le problème scientifique, une fois établi, conditionne à lui seul les structures de pertinence » (p. 49). Selon Schütz, ceci entraîne que « le scientifique prend pour du bon argent ce qu'il définit comme une donnée, et ceci indépendamment des croyances partagées par n'importe quel groupe dans le monde de la vie quotidienne » (p. 49) ; ou, en d'autres termes, l'objet de la recherche scientifique est en fait un *homunculus*, car l'acteur « est investi d'un système de pertinence s'originant dans le problème scientifique de son constructeur et non pas dans la situation particulière déterminée biographiquement d'acteur à l'intérieur du monde » (p. 50). Ce que le chercheur en sciences sociales cherche à saisir, ce n'est pas la rationalité de l'action qu'il analyse, mais un modèle d'action qui doit exclusivement sa rationalité aux dispositifs méthodologiques développés afin d'atteindre une connaissance objective.

Le tableau que Schütz dresse des trois formes de connaissance de l'action s'insère dans la logique du débat autour d'une épistémologie spécifique des sciences humaines. En effet, même si Schütz reconnaît qu'une modélisation scientifique va toujours suivre sa propre logique, il maintient néanmoins le postulat de l'interprétation subjective qui affirme que « [...] le problème majeur des sciences sociales est l'élaboration d'une méthode permettant de traiter avec objectivité la signification subjective de l'action humaine » (p. 52 ; voir aussi 1981, pp. 1-3). La discussion de l'action sous l'aspect de son déroulement dans le temps nous amène cependant à réviser le concept de signification subjective de l'action, à en distinguer au moins deux éléments : d'un côté les intentions, motifs, sentiments de l'acteur avec lesquels la signification subjective est effectivement souvent identifiée, et d'un autre côté le temps interne de l'action, le lien entre le devenir de l'agent et l'action. Dans ce contexte, le renvoi allusif de Schütz à la signification physiologique lorsqu'il discute la première forme de connaissance de l'action présente un intérêt tout particulier. Cette signification physiologique

pourrait être interprétée comme une sorte de « matérialité » qui indique et exprime justement ce deuxième moment de la signification subjective de l'action : la constitution de l'action en fonction de son temps interne. Elle indique quelque chose comme l'être en constitution et présente une espèce de « signe » de constitution tout en étant cet être en constitution. La référence de Schütz à la physiognomie est néanmoins étonnante, dans la mesure où au début du XX^e siècle, les méthodes de la *physiognomie*¹⁴ ont été depuis longtemps considérées comme démodées et dépassées. Remplacées en sciences humaines par les méthodes de généralisation, idéalisation et modélisation, la démarche proposée par la physiognomie ne fait plus objet de débats. Pourtant Schütz n'est pas le seul à faire appel au concept de physiognomie ; nous trouvons chez d'autres chercheurs, de Humboldt à Bühler, des références positives à ce concept. Les raisons et les enjeux d'un tel intérêt pour la physiognomie ne peuvent pas être élucidés dans cet article. Nous nous bornerons à signaler qu'aussi bien Schütz, que par exemple Humboldt (voir Friedrich, 2000), ne s'intéressent pas à la méthodologie de la physiognomie, mais à la possibilité de saisir dans une certaine « matérialité » la constitution de l'action par le sujet. Ils rapportent la signifiante physiognomique au processus de constitution du sujet, aux « pensées au fur et à mesure qu'elles s'édifient » (Schütz). La signifiante physiognomique « exprime » donc le temps du présent vivant, qui se distingue aussi bien du futur passé (projection) que du passé rétrospectif (interprétation). Cependant, par l'introduction de ce troisième type de temps dans la théorie de l'action, les problèmes que l'action pose à une connaissance objective ne sont pas résolus, ni Schütz, ni Humboldt ne transposent leurs réflexions philosophiques sur un plan méthodologique.¹⁵ Mais l'idée du temps interne (signifiante physiognomique) apporte un complément important à la théorie de l'action, car elle permet de conceptualiser (théoriser) des traits de l'action humaine inaccessibles à l'interprétation en amont (saisie du projet) ou en aval de l'action (saisie de la réalisation) et présente en conséquence un relais intéressant, même si son opérationnalité resterait à tester, entre la pensée philosophique et celle des sciences humaines.

14. La finalité de la physiognomie a été de rendre lisible l'intérieur de l'âme à travers des traits extérieurs du corps et notamment du visage. La physiognomie est souvent définie comme la capacité de connaître et de juger l'intérieur d'un homme par l'extérieur.

15. La situation de Bühler est un peu différente. Il élabore une théorie de la langue dans laquelle il discute des phénomènes linguistiques du point de vue d'une « matérialité » qui, elle-même, est inséparable et non existante en dehors du *processus de constitution* des signes linguistiques, voir par exemple les analyses de Bühler sur les modes déictiques en allemand, 1934, paragraphe 6.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anscombe, E. (1957). *Intention*. Ithaca New York, Cornell University Press.
- Anscombe, E. (1990). L'intention. In P. Pharo & L. Quéré (Éd.), *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie* (pp. 257-266). Paris : EHESS.
- Beck, L.W. (1975). *The Actor and the Spectator*. New Haven, London : Yale University Press.
- Bergson, H. (1927). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : PUF.
- Bühler, K. (1927/1978). *Die Krise der Psychologie*. Frankfurt/M., Berlin, Wien : Ullstein.
- Bühler, K. (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, New York : Fischer Verlag.
- Calinich, E.A.E. (1847). *Philosophische Propädeutik für Gymnasien, Realschulen und höhere Bildungsanstalten sowie zum Selbstunterrichte*. Dresden.
- Dilthey, W. (1992). Introduction aux sciences de l'esprit. In W. Dilthey, *Œuvres* (Vol. 1, pp. 145-361, S. Mesure, trad.). Paris : Cerf. (Original publié 1883)
- Freuler, L. (1997). *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*. Paris : Vrin.
- Friedrich, J. (1999). Crise et unité de la psychologie : un débat dans la psychologie allemande des années 20. *Bulletin de psychologie*, 52 (2), 247-257.
- Friedrich, J. (2000). Le recours de Humboldt au concept de « physionomie ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53, 81-100.
- Habermas, J. (1987a). *Logique des sciences sociales et autres essais* (R. Rochlitz, trad.). Paris : PUF.
- Habermas, J. (1987b). *Théorie de l'agir communicationnel*, Vol. 1 : *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société* (J.-M. Ferry, trad.). Paris : Fayard. (Original publié 1981)
- Habermas, J. (1993). Actions, actes de parole, interactions médiatisées par le langage et monde vécu. In J. Habermas, *La pensée postmétaphysique : essais philosophiques* (R. Rochlitz, trad., pp. 65-104). Paris : Armand Colin.
- Joas, H. (1999). *La créativité de l'agir* (P. Rusch, trad.). Paris : Cerf.
- Koselleck, R. (2000). *Zeitschichten. Studien zur Historik*. Frankfurt/M. : Suhrkamp.
- Meuter, N. (2000). Die körperliche und die soziale Infrastruktur des Handelns. *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, 48 (4), 579-593.
- Petit, J.-L. (1990). L'action intentionnelle. La théorie de Davidson est-elle vraiment intentionaliste ? In : P. Pharo & L. Quéré (Éd.), *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie* (pp. 71-84). Paris : EHESS.
- Pharo, P. (1990). La question du pourquoi. In P. Pharo & L. Quéré (Éd.), *Les formes de l'action. Sémantique et Sociologie* (pp. 267-309). Paris : EHESS.

- Pharo, P. (1997). *Sociologie de l'esprit. Conceptualisation et vie sociale*. Paris : PUF.
- Ricœur, P. (1986). Expliquer et comprendre : Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire. In P. Ricœur, *Du Texte à l'action. Essais herméneutiques II* (pp. 161-182). Paris : Seuil.
- Schneider, H. J. (1999). Handlung – Verhalten – Prozess. Skizze eines integrierten Ansatzes. In J. Straub & H. Werbik (Ed.), *Handlungstheorie. Begriff und Erklärung des Handelns im interdisziplinären Diskurs* (pp. 27-48). Frankfurt/M., New York : Campus.
- Schütz, A. (1971). *Das Problem der Relevanz*. Frankfurt/M. : Suhrkamp.
- Schütz, A. (1932/1981). *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie*. Frankfurt/M. : Suhrkamp.
- Schütz, A. (1987). Sens commun et interprétation scientifique de l'action humaine. In A. Schütz, *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales* (A. Noschis-Gilliéron, trad., pp. 7-63). Paris : Klincksieck.
- Schütz, A. (1998). Choisir parmi des projets d'action. In A. Schütz, *Éléments de sociologie phénoménologique* (T. Blin, trad., pp. 53-87). Paris : L'Harmattan.
- Taylor, C. (1995). Suivre une règle. *Critique*, 579/580, 554-572.
- Taylor, C. (1999). Was ist menschliches Handeln ? In C. Taylor, *Negative Freiheit ? Zur Kritik des neuzeitlichen Individualismus* (pp. 9-51). Frankfurt/M. : Suhrkamp.
- Wright, G.H. von (1971). *Explanation and Understanding*. Ithaca, New York : Cornell University Press.
- Zaccaï-Reyners, N. (1996). *Le monde de la vie*, Vol. 1 : Schütz et Mead. Paris : Cerf.